

Hans Ulrich OBRIST, *Édouard Glissant: Dans un monde imprévisible, l'utopie est nécessaire*, Arles, Seuil et Luma Arles, 2024, 288 pp.

Michael LIOI
Università degli Studi di Milano

La parution récente de cet ouvrage permet de remarquer l'influence de l'œuvre d'Édouard GLISSANT dans le monde et montre que celle-ci nourrit encore les réflexions d'aujourd'hui. Comme l'affirme Maja HOFFMANN dans la « Préface » (pp. 30-31), ce texte est un hybride, constitué des entretiens de GLISSANT avec Hans ULRICH OBRIST et des témoignages d'artistes, influencés par la pensée glissantienne. Les équipes à LUMA Arles y ont aussi rassemblé des documents inédits et des vues d'exposition, entre autres.

D'emblée, le choix qui a été proposé – semblerait-il – est celui de placer l'ouvrage sous le signe de la production artistique : le texte s'ouvre en effet avec un ensemble de dédicaces de la part de l'auteur, accompagnées de dessins. Ensuite, le « Premier entretien privé (2001) » (pp. 35-48) entre GLISSANT et Ulrich OBRIST nous plonge dans l'univers martiniquais, en évoquant la conception du Musée martiniquais des Arts des Amériques, qui permettrait la réalisation d'« une encyclopédie historique et comparée des arts » (p. 36) au sein du continent. Ce musée se configurerait comme un laboratoire, où la mise en parallèle et la mise en évidence des expériences différentes se manifestent. Ce premier entretien privé permet aussi de reparcourir l'essentiel de la pensée de GLISSANT, par le biais de notions clés ('chaos-monde' et 'identité rhizome').

La « Séance de travail pour le *Point d'ironie* n. 29 » (pp. 49-66), qui se déroule au Café de Flore à Paris, en août 2002, documente le processus de conception et de production, de la part de GLISSANT, du n. 29 du périodique *Point d'ironie*. Nous y découvrons des documents d'archives (pp. 52-53 et pp. 56-57) et une traduction de *Fastes* par Nancy MOREJÓN ; GLISSANT explique que par manque d'argent, ces deux-cents exemplaires sont faits à la main, avec du matériel en provenance de Cuba. GLISSANT en est fortement inspiré et c'est l'occasion pour lui de manifester toute sa créativité : « C'est très bien parce qu'il y a toujours les petits bateaux que je dessine dans mes dédicaces » (p. 54). Effectivement, ces bateaux nous les retrouvons dans les dédicaces mises en exergue. Finalement, l'invitation à *Utopia Station*, pour la Biennale de Venise, clôture cette séance. GLISSANT manifeste tout son intérêt à travailler autour du thème de l'utopie : « Aujourd'hui, le monde est imprévisible. Et dans un monde imprévisible, l'utopie est nécessaire » (p. 62).

Les deux parties successives témoignent de la présence de l'auteur martiniquais au sein de ce projet. Dans le cadre de la 50^e Biennale de Venise, « *Utopia Station* » (pp. 67-74) nous permet de saisir la corrélation, selon GLISSANT, entre 'utopie' et 'créolisation' : en effet, à l'instar de la créolisation, « L'utopie vous donne quelque chose de nouveau et d'imprévisible » (p. 70).

PONTI / PONTS
langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964
n. 24, 2024
DOI : 10.54103/2281-7964/28080

SECTION FRANCOPHONIE DE LA CARAÏBE
Coordonnée par Francesca PARABOSCHI
francesca.paraboschi@unimi.it

NOTE DE LECTURE

Open Access



Suit dans le texte l'expérience de GLISSANT à Munich, dans « *Utopia Station Munich* » (pp. 75-86), à la *Haus der Kunst*. Un hommage à Jacques DERRIDA ouvre cette quatrième partie, dédiée à la pensée du tremblement et à la créolisation : GLISSANT et DERRIDA avaient échangé quelques mois auparavant à ce sujet et la mort du philosophe déchire l'esprit du penseur de la créolisation.

L'expérience allemande est suivie par deux entretiens privés, séparés entre eux par une séquence d'images tout à fait suggestives : c'est le cas de la photographie prise par Iwaan BANN (pp. 98-99), qui représente ULRICH OBRIST et GLISSANT, accompagnés de Linton KEWI JOHNSON, autour d'*Une nouvelle région du monde*. Dans « Entretien privé (11/2004) » (pp. 87-95), qui s'est déroulé chez GLISSANT, à Paris, le débat se construit autour de la plantation, de la ville et de son architecture. GLISSANT évoque une particularité des villes martiniquaises d'antan : elles étaient bâties dans le sens du vent afin que l'air puisse entrer dans les habitations. Aujourd'hui, les architectes semblent avoir oublié cette particularité : « Et je me suis disputé avec des architectes pour ça... Les architectes [...] ont oublié les principes de l'architecture traditionnelle. [...] ils font des maisons où l'on est obligé de mettre des climatiseurs » (p. 93). L'entretien permet à l'auteur d'évoquer, en même temps, la parution de *La Cohée du Lamentin* : « on peut partir de ce petit lieu concret, qui est dans un archipel, un petit archipel du monde, et, à partir de là, vivre la vie du monde de manière globale. C'est ça, l'idée du livre » (p. 94). Dans le même lieu se déroulent les échanges réunis dans « Entretien privé (12/2004) » (pp. 129-144). L'Institut martiniquais d'études, qui avait été dirigé par GLISSANT, est au centre de la première discussion. L'école défendait à la fois un projet culturel, autour de l'histoire de la Caraïbe et des Antilles, au sein duquel devait s'insérer un projet pédagogique. Le rapport entre ces deux projets a donné naissance à des groupes de recherche et, en particulier, à une revue, *Acoma*, qui, lors de l'échange, était en cours de réédition en un seul volume. L'entretien évoque aussi la coopération entre GLISSANT et DERRIDA : un colloque s'était déroulé pour la *Fondazione Adami*, sur la pensée du tremblement.

« Utopies artistiques, utopies politiques » (pp. 145-160) plonge les lecteurs dans le cadre du 59^e Festival d'Avignon. Nous retenons ici la réflexion de GLISSANT par rapport à la notion de mondialité, « l'objet nouveau de notre devenir » (p. 150). Le rôle de la nouvelle communauté-monde est donc celui de lutter contre la mondialisation : « une fois que la relation marche, c'est ce que j'appelle la mondialité, c'est la seule manière de combattre la mondialisation » (p. 151). Agnès VARDA participe aussi à ces échanges, par téléphone, en évoquant son œuvre, *Patatutopia*. VARDA s'oppose à l'idée de penser (et imposer) l'utopie dans les termes d'un meilleur avenir pour le monde, ce qui suscite une réaction de GLISSANT, permettant de mieux saisir son idée de l'utopie : « je suis d'accord avec ceci que l'utopie ne doit pas avoir pour but de nous dessiner des avènements radieux et des lendemains qui chantent » (p. 159). Le bref chapitre qui suit, « Mini-marathon de Sardaigne » (pp. 161-164), transporte les lecteurs en Sardaigne, dans la ville de Cagliari. L'interrogation porte sur l'avenir des villes, qui connaissent désormais l'étouffement, et les campagnes : « Alors je crois que dans le futur, tout le monde va se réfugier dans la campagne. Parce que l'existence des villes sera trop terrible, trop... chaotique » (p. 162). De cette réponse se dégage ensuite la réflexion autour des langues : GLISSANT prône ainsi l'idée que l'avenir sera représenté par des « *wraps* de langages » que « nous serons capables de comprendre » (p. 163). La notion d'archipel ouvre le chapitre suivant, « Le musée comme poétique » (pp. 165-174), dont les échanges se sont produits, encore une fois, en Sardaigne. GLISSANT manifeste la nécessité de la rencontre des archipels dans le monde – celui de Sardaigne, des Antilles et ceux d'Asie – puisque c'est en leur sein que l'on pourrait résoudre les contradictions du monde : « Il doit y avoir des liaisons entre ces monde archipéliques, parce qu'ils portent aujourd'hui l'énergie du monde » (p. 166). Lors de cette rencontre, ULRICH OBRIST évoque aussi les thèmes de *Mémoires des esclavages*, texte qui naît de la nécessité de faire de la lumière sur les phénomènes liés à l'esclavage. L'écrivain constate qu'aujourd'hui les Français connaissent peu l'histoire de l'esclavage et le rôle que la France a joué.

Avec « Une nouvelle région du monde : Édouard Glissant et Linton Kwesi Johnson » (pp. 175-201), les lecteurs sont plongés à Londres, lors de l'ouverture des *Park Nights* de 2007. C'est durant cet événement que l'on a pu assister à la lecture, de la part de GLISSANT, du texte *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors la loi ?*, coécrit avec Patrick CHAMOISEAU. Les thèmes abordés lors de cette rencontre sont

divers et variés : c'est le cas de la population noire en France, qui résulte « divisée » (p. 190). Le débat se déplace ensuite sur les notions de 'multiculturalisme' et de 'créolisation'. GLISSANT, d'après son expérience personnelle (au moment de l'évènement il habitait depuis vingt ans aux États-Unis) admet qu'il ne considère pas le multiculturalisme américain « une bonne chose » (p. 198). L'impression, en lisant GLISSANT, est celle d'un multiculturalisme clivant : les Chinois ne se baladent pas à Little Italy et les Italiens ne fréquentent pas Chinatown. La solution est vite identifiée : « le jour où il y aura la créolisation, ce qui implique que quelqu'un traverse cette rue entre Little Italy et Chinatown, ce sera un grand jour pour les États-Unis » (p. 199).

Enfin, un dernier entretien privé clôture cet ouvrage : « Entretien privé (2010) » (pp. 203-211). Ce dernier échange entre GLISSANT et ULRICH OBRIST propose de reparcourir trois différents moments de l'œuvre de l'écrivain martiniquais. D'abord, l'attention est placée autour de l'anthologie conçue par GLISSANT, qui serait au centre d'une soirée au théâtre de l'Odéon. L'idée de cette anthologie naît de l'ennui que les autres textes provoquaient chez GLISSANT : « J'ai donc conçu une anthologie basée sur des relations de proximité et de hasard » (p. 204). La découverte de relations lui paraissait beaucoup plus intéressante : c'est le cas, par exemple, du rapprochement entre un poème Maya du XVII^e siècle et un texte de BACHELARD. Comme le suggère ULRICH OBRIST, cette anthologie s'insérerait dans le sillage de *La Terre magnétique*, « une sorte d'énergie magnétique qui lie aussi les choses qui s'attirent, car il n'y a pas seulement des choses similaires, il y a aussi des contrastes » (p. 206). Durant cette rencontre, GLISSANT fait de la lumière sur la distinction entre l'abolition de la traite et l'abolition de l'esclavage, pour ensuite évoquer des manifestes traitant ce sujet. C'est le cas, par exemple, de *L'Intraitable Beauté du monde. Adresse à Barack Obama*, texte coécrit avec CHAMOISEAU, et qui avance des considérations « sur la signification probable d'Obama, comme élection, disons, de quelqu'un de la colonisation » (p. 210).

En conclusion, en considérant les différentes thématiques qui sont abordées au sein de ce texte, nous pouvons partager la définition que HOFFMANN donne de ce livre dans la préface : il s'agit bien d'une *toolbox* de la pensée de GLISSANT. En effet, à travers les notions de créolisation, relation, mondialité et utopie, entre autres, il est possible de reparcourir les théories que l'écrivain a développées et d'« entrer dans son intimité, de découvrir son parcours, en un mot, de le rencontrer au fil des échanges » (p. 31). Boîte à outils ou véritable écrin, dont la créativité permet une lecture paisible et un moyen de renouer avec un écrivain dont la pensée alimente les relations d'aujourd'hui.